

C'est dans le détail du quotidien que se révèlent
le sel et le poivre de la vie

Les enfants de papy

« Bonjour Papy, comment tu vas ? » À la jeune voix qui lui pose la question, il répond un peu sommairement : « Ben ça va, quoi... » Papy, 75 ans, est à l'hôpital. Une semaine d'examens qui devraient déboucher sur un pontage coronarien. S'il a eu son petit-fils au téléphone, c'est que sa fille le lui a passé. Comme elle, entre 19h et 21h, d'autres l'appelleront. Mais à part cela et les examens médicaux, les jours n'en finiront pas. Le reste du temps, papy reste étendu sur son lit, refermé sur lui-même. Au téléphone, tout le monde s'enquiert de sa santé. Ou de ce qu'il fera « après ». Car papy est veuf, et le petit village où il habite est retiré de tout. Chez lui, il ne sait pas bien comment il pourra se débrouiller. Il pense donc qu'il ira en convalescence dans une maison de revalidation de sa mutuelle. Il l'explique posément, presque en s'excusant. Quand viendra l'heure de partir, il fera seul sa valise. Sa fille l'attend dans le hall. Son fils, lui, avait de longue date prévu un week-end à la mer.

NOURRITURE MATERNELLE

Ils sont montés dans le compartiment la casquette à l'envers vissée sur la tête, le haut de leur pantalon laissant découvrir la moitié de leur caleçon, en parlant fort. Et en se provoquant l'un l'autre, à coup de petites tapes. Des caricatures de jeunes comme à la tv. Puis l'un des deux a sorti de son sac un petit paquet et a dit à l'autre : « Les galettes de ma mère. Tu peux pas savoir comme elles sont bonnes. Un goût comme rien d'autre. C'est ça, les galettes de ma mère ! » Tous les deux se sont mis à regarder le petit paquet pendant que le premier continuait à vanter les mérites de gaufres de maman. Quand il a commencé à grignoter, l'autre lui a demandé s'il pouvait, lui aussi, y goûter. Et ils se sont mis à deux à déguster le délice maternel, dans le plus grand silence. Un ange est passé dans le wagon.

CURRICULUM VITAL

Chemise blanche, en cravate, une liasse de photocopies à la main, il interpelle les passagers de ce wagon de métro. « Bonjour mesdames et messieurs, excusez-moi de vous déranger... » Tout le monde plonge le regard vers le sol. Encore un SDF qui va demander des tickets-repas. Mais il continue : les copies qu'il a à la main, c'est son CV. Comme il n'a plus de boulot, pour ne pas passer son temps à errer dans la rue, il a choisi de le distribuer dans le métro. Il était dans la gestion, jusqu'à l'an passé. Puis, comme des milliers d'autres, il a été débarqué. Et s'est retrouvé à la rue. « C'est pas dans mon éducation », explique-t-il. Il espère que quelqu'un lira un jour son CV et l'appellera sur son unique moyen de contact : son GSM. Afin de retrouver un logement. Et de recommencer sa vie.

UN SALE GOÛT

Pour manger, dans les environs, il n'y avait qu'un de ces restaurants fast-food où l'on se nourrit de hamburgers. Faute de mieux, la faim la tenaillant, elle est entrée et a passé commande au comptoir. Le repas livré, elle s'est assise pour le déguster confortablement, non sans s'être étonnée du coût élevé de ce sandwich mou que l'on qualifie si souvent de bouffe démocratique. À la première bouchée, elle a trouvé que la réputation du goût, lui aussi, était plutôt surfaite. Décidément, ces hamburgers n'avaient plus la qualité d'antan. Un vieux rêve d'enfant, sans doute. Mais voilà que, à la table d'à côté, son voisin la voit déconfite et lui adresse la parole dans un typique franc parler bruxellois : « Vous venez souvent ici, vous madame ? Et vous trouvez ça bon ? Moi, ça fait longtemps que j'étais plus venu, et je trouve ça dégueulasse ! » Dégouté, l'homme n'a même pas fini son sandwich et a quitté le restaurant. Plusieurs autres consommateurs en auraient bien fait autant.

PREMIERS ARRIVÉS

À l'accueil du théâtre, on leur avait donné leurs places en précisant que c'était « une baignoire du premier choix » et qu'ils auraient une vue imprenable sur la scène. Un peu olé-olé, l'ouvreuse avait même fait de l'humour en les invitant à la suivre pour « prendre leur bain » en groupe. Elle ne pensait pas si bien dire : la porte de la loge ouverte, un autre couple s'y trouvait déjà. Rien d'anormal : dans ce théâtre-là, pour rentabiliser l'espace, on met quatre personnes par « baignoire ». Mais on veille à ne pas donner les « bonnes places » de premier rang aux deux membres d'un même couple. Dans les loges, c'est chaque fois un devant, un derrière. Sauf que là, le couple déjà arrivé occupait le devant du balcon. Et ne comptait pas changer. « Rien du tout, nous sommes les premiers. Il n'y a pas à discuter, madame. Partez et laissez-nous tranquille », éructait le mari alors que madame faisait mine d'admirer la salle. « Ce n'est pas comme ça que les places sont attribuées. Mais je ne peux rien faire, désolée », a dit l'ouvreuse, confuse. Et elle a laissé le deuxième couple se débrouiller seul avec l'occupant...



Frédéric ANTOINE